

Immersion au SprachenBar

SION Une fois par mois, le bistrot des Brasseurs accueille une soirée dédiée à la pratique des langues. L'occasion d'apprendre le français, de dérouiller son espagnol ou de causer patois. Reportage.

PAR DAMIEN.RAPALLI@LENOUVELLISTE.CH / PHOTOS SACHA.BITTEL@LENOUVELLISTE.CH



Six tables sont aménagées pour la soirée. Un drapeau indique la langue qui y est parlée.

Lundi, 19h30. Aux Brasseurs, à Sion, une première vague de clients rejoint l'arrière-salle du bistrot. Béatrice Maye les accueille un par un. «Ciao Patricia! La table des Italiens est à côté des patoisants. S'ils parlent trop fort, tu leur dis», lance celle qui organise ce genre de soirée en Valais depuis 2015.



C'est difficile d'échanger quand on connaît personne. Ici, on peut parler librement et sans jugement.

ANNABELLE

Le deuxième lundi de chaque mois, les adeptes du SprachenBar se rencontrent toujours au même endroit pour pratiquer sans complexe la langue de leur choix. «Certains viennent depuis le début, mais il y a toujours un renouvellement», commente Béatrice Maye. Six tables sont aménagées pour la soirée. Un drapeau allemand, français, espagnol, anglais, italien et suisse sert à chaque fois de repère. Au total, près de quarante participants sont venus délier leurs langues autour d'un verre.

Le français «pour s'intégrer»

Malgré toute la bonne volonté du monde, impossible de décrypter ce qui se raconte chez les germanophones. Commen-

çons plutôt par les couleurs rassurantes du drapeau français. Mélyny, une ancienne participante, est modératrice de la table. «Mon rôle est d'animer la conversation et de les aider en cas de besoin.»

Eric et Sylvie, un couple de Suisses allemands établi en Valais, participent pour la première fois: «On veut parler français, car c'est indispensable pour mieux s'intégrer.» En s'asseyant à table, le couple a reconnu Danielle. «J'ai rencontré Eric et Sylvie à un café-rencontre, un groupe d'intégration organisé par la ville de Sion», explique la Brésilienne. En bout de table, Robert fête son anniversaire en kilt. «Pour moi, c'est la prononciation le plus difficile», dit-il dans un accent anglais à peine marqué.

L'anglais «pour le travail»

Robert n'est pas venu seul. Sa femme Annabelle joue le rôle de modératrice à la table anglaise. Installé depuis dix ans en Valais, le couple participe régulièrement à ces soirées pour mieux s'approprier la langue. «C'est difficile d'échanger quand on connaît personne. Ici, on peut parler librement et sans jugement», explique-t-elle.

A l'heure anglaise, on discute réveillon. Mais on prend volontiers quelques minutes pour répondre au journaliste. «Je travaille dans l'informatique donc j'ai besoin d'apprendre l'anglais», explique Cédric. Face à lui, Annabelle s'est donné le défi de mieux parler cette langue. Pour elle, le Sprachen-



Ce soir là, près de quarante personnes ont participé aux échanges.

Bar a été l'occasion de dire «let's go».

L'italien «pour les vacances»

A la table de l'Italie, on débat de l'intelligence artificielle. Le temps d'une parenthèse, on explique les raisons de sa présence. Si Marcello s'apprête à suivre une école de langues à Florence en avril prochain, Cristina nous explique être mariée à un Italien: «Je vais souvent en vacances en Italie, notamment chez la famille de mon mari. C'est important pour moi de pouvoir parler plus facilement», explique-t-elle.

Une «bèlâ velyâ»

En fond de salle, sous l'ombre d'un drapeau suisse, sept personnes échantonnent avec cette langue que tout le monde parlait avant. Chez les patoisants, la soirée est bonne. Une «bèlâ velyâ» qu'ils disent, avant de nous prévenir que «l'orthographe, c'est délicat».

Ce lundi, c'est le patois d'Evolène, de Veysonnaz, de Chandolin et de Nendaz qui est représenté. «Il y a souvent Saint-Martin, Savièse ou Leytron qui participent.» C'est l'occasion de s'amuser des différences. «Mais il y a beaucoup de similitudes», nous expliquent-on: «Le patois de Fribourg, du Valais ou de la Vallée d'Aoste font partie d'une grande famille qui s'appelle franco-provençal».

Au fil de la discussion, les souvenirs se mêlent aux anecdotes. «Notre langue maternelle, c'est le patois. C'est à l'école qu'on a appris le français.» Vient ensuite le temps des regrets: «Aujourd'hui, certains sont capables de comprendre le patois, mais incapables de le parler.» Les patoisants sont-ils voués à disparaître? Ici, on garde espoir: «La Fondation du patois met en avant des méthodes d'apprentissage. Et presque toutes les communes possèdent un dictionnaire.» Et pour la pratique, il existe le SprachenBar.

COOP RENONCE AUX BIÈRES DE L'ABBAYE

SAINT-MAURICE Le géant de la distribution a décidé de retirer les bières de l'abbaye de Saint-Maurice de ses rayons, a révélé la RTS. Ce n'est pas la première déconvenue subie par la brasserie depuis les révélations d'abus sexuels qui touchent l'abbaye en novembre dernier. Le 18 décembre, «24 heures» indiquait qu'Amstein a mis un terme à la distribution des bières de l'abbaye et que la société Martigny Brewing CO, l'entreprise brassicole des frères Rouvinez, a aussi cessé de collaborer avec l'abbaye. En 2022, la production avait quitté les locaux appartenant à la confrérie à Lavey, par manque de place. Le brassage s'effectue depuis à Renens. Entre 2022 et 2023, le volume de production a été divisé par trois, passant de 150 000 à 50 000 bouteilles, une baisse qui s'explique en partie par la réorganisation, selon les chiffres diffusés par le «Walliser Bote». Au moment du lancement des bières de l'abbaye, en 2019, il était question d'une production de 600 000 bouteilles par an. Depuis cette date, la brasserie n'a pas été en mesure de verser des dividendes à son unique actionnaire, l'abbaye. JVG

Une morille pour l'indépendance du Cambodge



La sculpture réalisée par le Valaisan Olivier Menge, qui partage sa vie entre le Valais et le Cambodge, mesure 4 mètres de haut. DR

ARTS VISUELS

L'artiste valaisan Olivier Menge participe à un concours pour les 70 ans de l'indépendance du Cambodge. Son œuvre représente une morille. Il explique pourquoi.

Une sculpture de 300 kilos et de 4 mètres de haut placée au cœur de l'hôtel Sofitel de Phnom Penh pour célébrer le 70e anniversaire de l'indépendance du Cambodge. L'œuvre monumentale est due au talent d'un artiste valaisan, Olivier Menge, qui partage sa vie entre le Valais et ce pays depuis une dizaine d'années.

La réalisation de cette œuvre s'inscrit dans le cadre d'un

concours auquel participent 41 artistes, qui ont passé le cap d'une première sélection. Quel lien entre l'indépendance et un champignon? «Le monument de l'indépendance du Cambodge présente des similitudes avec la forme d'une morille. Pour moi, l'idée était de transcender ce monument, et l'allégorie avec la morille était là: symbole de liberté et d'indépendance, la morille exige des conditions particulières pour se développer», explique le Valaisan.

Ce dernier espère se démarquer avec sa création, puisque la quasi-totalité de ses rivaux (39 sur 41) présentent des peintures.

Les lauréats de ce concours, dont le premier prix est doté de 5000 dollars, seront connus à la fin janvier.

Pour le clin d'œil, on dira qu'Olivier Menge expose aussi, jusqu'à la fin janvier, au Relais du Valais à Vétroz. JEAN-YVES GABBUD